

Préface

Autor(en): **Lüthi-Graf, Evelyne**

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Cahiers du Musée gruérien**

Band (Jahr): **10 (2015)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Directrice de la Fondation des Archives Hôtelières Suisses depuis leur création en 2008, **Evelyne Lüthi-Graf** est historienne et archiviste. Après 22 ans à la tête des Archives de Montreux, ville née du tourisme, elle fit le choix en 2013 de ne plus se consacrer qu'à la sauvegarde du patrimoine hôtelier encore présent en Suisse et de plus en plus en danger de disparition. Travaillant en archiviste volante, elle parcourt nos routes à la recherche de trésors qui ne demandent qu'à être revalorisés, au travers de projets locaux, régionaux ou nationaux.

Préface

Au commencement il y a un axe de circulation. Que ce soit celui qui mène le pèlerin de Paris à Rome ou celui qui conduit le marchand de Bruges vers Venise, le chemin est semé d'embûches, de dangers, d'aventures et... de nuitées, passées plus ou moins confortablement sur une paille, après avoir consommé souvent l'unique repas de la journée de voyage. On circule à pied, à cheval ou en char. A l'abri d'un groupe ou livré à soi-même et aux autres... Si l'on a de la chance, il y a une auberge sur le chemin, havre de paix, abri de fortune, sauvegarde des biens et surtout de sa propre vie. C'est leur histoire, leurs histoires, que vous lirez dans ce nouvel exemplaire des Cahiers du Musée gruérien.

C'est sur cet «axe» que l'histoire se poursuit: les principaux axes de circulation passent en général par les domaines de l'Eglise, survivants d'un Empire romain à l'abandon, livrés aux razzias saisonnières des «barbares», hordes de peuples en migration faute de subsistance. Les domaines sont pourvus d'un bâtiment conventuel en pierre, qui se compose entre autres d'un lieu où les moines peuvent recevoir des «passants», leur offrir un logis et une modeste assiette contre une obole déposée dans le tronc des pauvres. Ce sont en général des moines convers (non astreints aux nombreux services divins quotidiens) qui s'occupent des voyageurs. Il y a des avantages à héberger les passants: dans la plupart des endroits¹ un règlement prévoit qu'en cas de décès du voyageur «étranger» les biens qu'il a sur lui vont à l'Eglise, qui se charge de lui procurer une sépulture chrétienne. En terre romande, la majorité de ces «hospices» situés sur les grands axes routiers sont tenus par des congrégations telles que les Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem ou les Chanoines de Saint-Bernard.

Et voilà que le passant est devenu *hospes*. Comme il y en a de plus en plus, cela va rapidement obliger les congrégations à séparer les voyageurs de passage des

¹ Villeneuve par exemple.



pauvres, des pèlerins, des vagabonds. On commence à faire une distinction entre ceux dont il faut prendre soin et ceux qu'il faut soigner parce qu'ils ont des sous, qu'ils payent leur écot et leur paillasse. Les premières auberges sont accolées aux bâtiments conventuels, puis on achète des locaux un peu plus à l'écart, pour ne pas troubler la prière des moines.

Avec les nouvelles libertés accordées par les « Princes » aux villes et communautés, les édiles prennent en main le commerce juteux de l'hébergement. Les premiers bâtiments administratifs sont d'ailleurs presque tous situés dans une auberge² ! Il n'y a en effet que des avantages à cet arrangement : on y est au chaud, on y boit tout son saoul pendant les délibérations, en même temps on prélève le droit de bouchon, les chandelles se partagent entre le tenancier et le syndic, on se tient au courant de tout et on diffuse immédiatement les informations à la communauté. Tant et si bien que, pour être certain que tout le monde est au courant des nouvelles dispositions légales, on aura soin de les afficher à l'auberge.

Et voilà. On a passé du pouvoir spirituel au pouvoir temporel... L'auberge devient le centre de la vie communautaire locale. Les habitants se sont appropriés les

Pension du Chalet et rue à Charmey, 1912

© Charles Morel Musée gruérien

CM-10-15-0620

² Dans la paroisse de Montreux, aux Planches l'Auberge de l'Ours, futur Hôtel Tralala, et sur Châtelard l'Auberge de la Couronne, future Maison Visinand.



Auberge de la Croix-Blanche à
Vuadens, vers 1915
© Charles Morel Musée gruérien
CM-10-15-0712

lieux et les fonctions. A tel point que l'aubergiste va devenir un personnage incontournable de la société locale. Dès le début du XIX^e siècle de nombreuses auberges sont tenues par d'anciens soldats. Passés par le service mercenaire, tradition suisse par excellence, ou anciens grognards du général Bonaparte, ils ont des atouts non négligeables : ils parlent les langues, sont assez solides physiquement pour faire régner l'ordre, s'y connaissent en tambouille et disposent d'un vaste réseau de relations internationales. Parmi eux souvent les premiers francs-maçons. Les recoupements de noms de tenanciers et des enseignes, de lieux connus de loges et de rapports de police du XIX^e siècle révèlent que certains endroits disposaient d'une arrière-salle un peu plus discrète pour des délibérations privées. Avant l'initiative Fonjallaz de 1937, de nombreuses loges sont inscrites officiellement à l'adresse d'un établissement hôtelier.

Les femmes qui tiennent des auberges sont souvent des veuves ou des filles de tenancier restées célibataires³. Avant l'Auguste Escoffier, maître-queux de César Ritz, ce sont des femmes qui dirigent les cuisines des hôtels. Elles sont aidées par des jeunes filles qui servent en salle et sur les terrasses un nouveau spécimen de voyageurs : le touriste.

³ Le parfait exemple est Elise Masson à l'Hôtel Pension Masson de Veytaux. Ou, pour lier l'armée et l'auberge, Gilberte de Courgenay.

Ce dernier demande d'autres soins, d'autres installations, d'autres services. La grande hôtellerie est née. L'auberge reste auberge ou bien elle se transforme en pension, en petit hôtel, en Grand Hôtel, en Palace. Ce qui explique l'imbroglia des enseignes, qui souvent suivent le propriétaire. Et cela donne des associations cocasses: le Montreux Palace était autrefois la Pinte à Dufour! En effet, le droit de pinte est accordé en 1789 au sieur Dufour. Par mariage, la pinte passe à la famille Vautier en 1825, qui l'agrandit et la rebaptise Le Cygne. En 1836, un nouveau bâtiment est construit de l'autre côté de la route, qui est vendu en 1864 à Alexandre Emery, qui construit le Palace en 1906. En terre romande de tels exemples de transformations fleurissent sur la Riviera lémanique et dans le Pays-d'Enhaut, mais peu en Gruyère où l'on est peut-être plus modeste ou plus craintif face à un éventuel développement touristique.

Si la distinction entre auberge, pinte, bistrot, café, cabaret, taverne, traiteur, puis pension ou hôtel n'est pas toujours claire, c'est souvent uniquement en raison du coût de la patente! Certaines pensions – c'est le cas de la Pension Masson à Veytaux – affichent le nom d'Hôtel sur la façade mais se déclarent Pension dans les registres de taxation pendant plus de vingt ans, car la patente est moins chère... Le prix de la pension porte aussi à controverse: il est longtemps à la tête du client. En 1863 déjà, au début du grand flux migratoire des touristes en Europe, Jemima Morrell, qui voyage avec le premier tour de suisse organisé par Thomas Cook, se plaint des prix et de ce penchant qu'ont les autochtones à vouloir leur vendre des babioles moches et inutiles.

Nous voici donc arrivés à l'auberge. L'offre se résuma longtemps à une paillasse, parfois partagée, et à une assiette de ce qui cuit dans le chaudron. Avec le tourisme, et surtout les guides édités en plusieurs langues et largement diffusés, l'aubergiste est plus attentif à sa réputation. Les Suisses ont compris que ces nouveaux voyageurs ne veulent pas seulement se sustenter, ils veulent vivre une expérience qu'ils pourront relater dans leurs souvenirs, la dessiner, la rapporter à leurs congénères, paraître en société. Deux choses vont naître de ce besoin: les arts de la table et les divertissements.

Manger. La table d'hôte, la salle à manger, le restaurant, le banquet, le panier pique-nique sont de multiples occasions pour l'aubergiste et l'hôtelier de faire leur «beurre». Ils



Auberge de la Couronne à Sâles

Sâles, Auberge de la Couronne,
Archives Hôtelières Suisses, Sammlung
Kurt Jungi, Bern

utilisent d'abord des produits locaux, autre occasion de faire des affaires avec un marchand ou un paysan voisin. Le bon lait des vaches suisses, le fromage frais, les truites que l'on a observées dans la rivière, les fraises des bois si parfumées, les myrtilles cueillies à même le buisson. Quelle aventure pour un Anglais habitant une ville houillère comme Manchester !

Se divertir. Offrir le logis et le couvert suffit à l'activité d'une auberge dont la clientèle se compose en majeure partie de marchands et de commis voyageurs. Les touristes demandent de plus en plus un « extra ». Cela commence par la mise à disposition de journaux étrangers, d'une bibliothèque pour le soir et les jours de pluie. Parce que la clientèle anglo-saxonne pratique le jeu de boules sur une table, on achète un billard... américain, français, anglais... selon les clients. On enchaîne sur des activités de groupe fort prisées depuis que la reine Victoria a lancé celle du bal costumé : jeu de croquet ou de quilles, musique, danse, *teatime*. On ajoute un guide pour les excursions, un Mall (esplanade ombragée servant à promener la nouvelle toilette chèrement acquise de Paris) pour mesdames restées à l'hôtel, des magasins couverts⁴ pour dépenser l'argent du statut social, des bancs pour se reposer de la fermeté du corset, un quai au bord de l'eau, une charrette pour une virée sur les

⁴ Territet aura une allée de magasins couverts avant même la construction en 1886 du Grand Hôtel. Sissi y fit quelques dépenses enregistrées dans la comptabilité impériale.



chemins de campagne, des souliers pour la neige, des skis, des luges, des patins, des cordes pour traverser un glacier ou un jeune paysan pour escalader une colline.

Les moyens techniques suivent le rythme: eau courante, eau chaude, gaz, électricité, chauffage central, ascenseur, train, funiculaire, téléphérique, sans oublier la cafetière à vapeur. On a passé de l'auberge à l'hôtel.

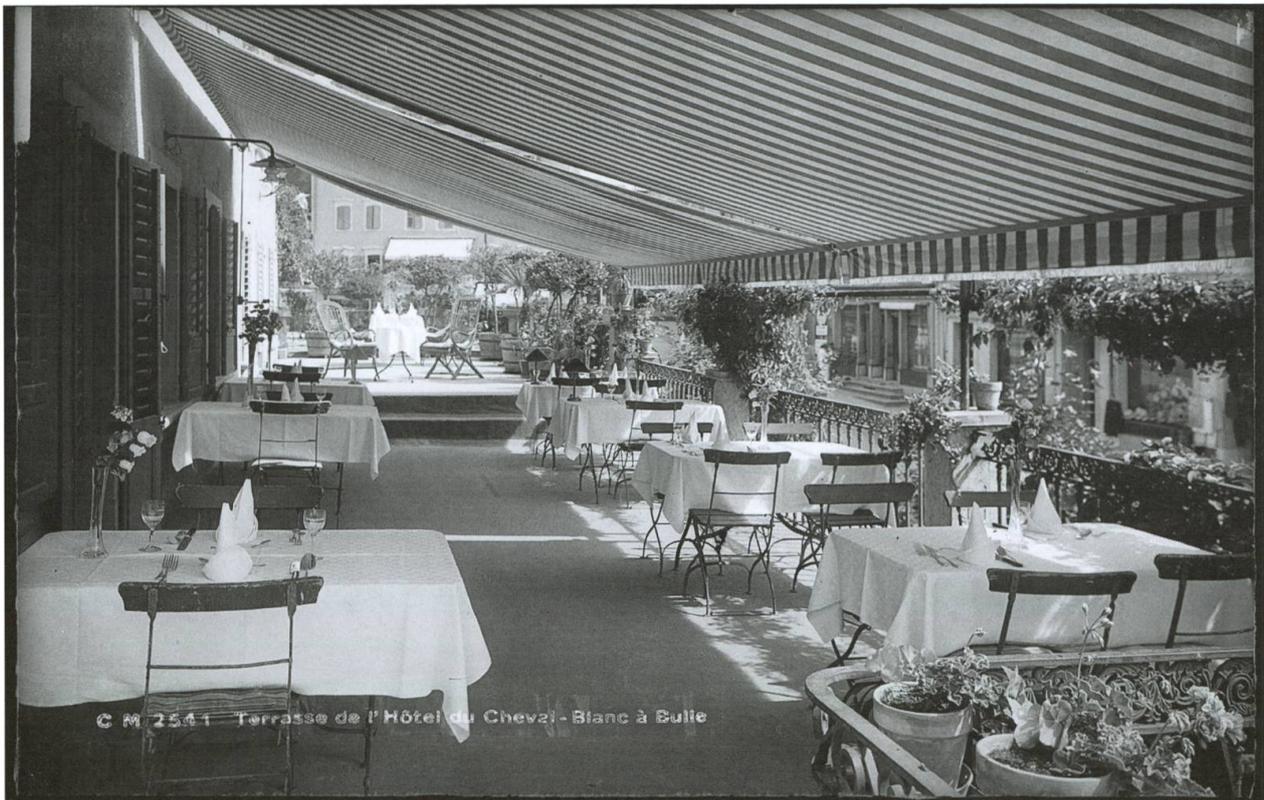
Avec la naissance du service hôtelier naissent aussi de nouvelles règles sociales. L'étiquette victorienne, qui veut que l'on ne se parle pas sans avoir été auparavant présenté, va se trouver bousculée par la table d'hôte. Et le serviteur qui jusque-là se contentait de passer les plats va devenir un maître d'hôtel capable de faire ou défaire des alliances rien qu'en plaçant les gens à table. L'auberge ne peut plus rivaliser avec ces établissements qui proposent des femmes de chambre pour lacer le corset de madame en voyage, des «butler» devant les moindres désirs de ces messieurs sirotant un whiskey bien installés au fond des profonds fauteuils Chesterfield en cuir capitonné fumant un cigare importé de La Havane.

Le mobilier aussi va changer. Le mobilier familial, hérité de génération en génération, ne suffit plus au développement des terrasses, des restaurants, des salles à manger que bon nombre d'auberges de campagne vont accoler à l'antique bâtiment. Il faut du solide et du pas cher. Produite en grand nombre par les maisons viennoises comme Thonet, Hoffmann ou Kohn, exportée en Amérique

Vaisselle de l'ancien Grand Hôtel des Bains de Montbarry, faïence, premier quart du XX^e siècle
Musée gruérien MG-20912

dès 1904, la chaise bistro est la pièce maîtresse de la Belle Epoque. Mais les fabricants suisses ne sont pas en reste. A Glaris et aux portes de Lucerne se développent des entreprises qui commencent par copier, puis par améliorer les modèles viennois: la chaise de brasserie de *horgenglarus* est aujourd'hui encore la plus répandue en Suisse.

Les réseaux hôteliers dépassent les frontières cantonales. Ceux de la Riviera sont parmi les plus proactifs de Suisse romande. Ils tissent des liens jusque dans les Grisons, se passent les adresses, s'envoient les clients, se fournissent dans les mêmes entreprises pour faire baisser les prix, collaborent (ou se chamaillent) quand il s'agit



Terrasse de l'Hôtel du Cheval-Blanc
à Bulle, 1931
© Charles Morel Musée grüérien
CM-10-15-0009

⁵ Renseignements vus en 2010 dans les archives de Montbarry, aujourd'hui détruites.

de créer un chemin de fer comme le Montreux-Oberland bernois. Ensemble, on définit le tracé, puis on se place dessus, si possible avec une gare! Ils s'intéressent aussi à la Gruyère. Ami Chessex, le grand promoteur hôtelier et ferroviaire de Montreux, Territet et Caux, avait des actions dans les Bains de Montbarry⁵ et plusieurs hôteliers montreusiens ou veveysans étaient liés avec des familles grüériennes ou exploitaient un second établissement sur le canton de Fribourg. Leur stratégie est expansionniste.

Il faut couvrir tous les segments clientèle, du luxe aristocratique aux familles modestes. La terre de Gruyère est parfaite pour devenir l'arrière-cour de la Riviera. Elle ne lui fait pas d'ombre.

A l'heure de la restructuration immobilière, c'est ce patrimoine immobilier et mobilier qu'est l'auberge qui se rétrécit petit à petit. Avec les réseaux sociaux, on commence à perdre un patrimoine immatériel que sont les habitudes, les usages, les traditions, le savoir-faire et ce mode ancestral de communication qui a lieu dans un bistro. La valeur des archives d'une auberge est immense. Elle permet la compréhension des relations humaines, des réseaux, des liens tissés par l'économie locale avec les axes de circulation internationale. La moindre facture de fournisseurs, la lettre reçue ou le registre des copies de lettres envoyées, une photo de l'entreprise, des clients, du personnel, de la famille d'exploitants, une carte postale envoyée par un hôte, un ami, un membre de la famille, sont autant de témoignages d'une activité économique vitale à une ville, un village, un lieu de villégiature. Ces petits témoins prouvent une relation, un contexte, une histoire. Notre histoire.